



EN VISITE

L'enfant me regardait depuis la barque inclinée qui avait été en partie tirée sur l'herbe, l'eau de la rivière entraît par les interstices des planches à l'arrière et je levai les yeux vers le ciel. Un ciel blanc qui vibrait à cause de l'agitation des moustiques exactement comme me l'avait prédit ma soeur avant d'ajouter, et plus tu t'approcheras plus le bruit te fera souffrir. Puis elle avait refusé de m'accompagner malgré mes prières, comment le lui reprocher ? Je m'approchai de l'eau pour y tremper mes mains, l'enfant aux cheveux ras me regardait toujours avec sa bouche légèrement entrouverte. Il y avait des algues sales en surface, une odeur rance, et je renonçai à m'accroupir alors que la sueur me brûlait au visage. C'est par là-bas, dit finalement l'enfant que ma présence rendait nerveux, comme si je n'avais pas été capable de repérer seule les barbelés autour du camp. J'écrasai un moustique sur ma nuque sans égards pour le col de la robe que j'avais empruntée à ma soeur et je regagnai la route en haut du petit talus desséché, merci, au revoir, bien qu'il ne détache pas de moi ses yeux étrangement clairs il refusait encore de me répondre.

Mes jambes me faisaient souffrir, mes genoux surtout comme tournés de force vers l'intérieur, et j'entendais aboyer des chiens qui me semblaient malades ou accablés. Je ne voyais pas les marais dont ma soeur m'avait parlé, tu n'en croiras pas les yeux, c'est sûr qu'ils font exprès de les construire dans ces coins-là, je comptais les arbres maigres sur l'autre rive en sentant les larmes revenir. Moi qui m'étais promis d'être forte, moi qui avais cru tout pleurer à la gare le matin même. Un camion kaki me dépassa en klaxonnant comme j'essuyais mes yeux sur mon bras, les soldats écartant la bâche pour faire entrer l'air et m'observer et me faire entendre certains de leurs rires. Ils les laissent pourrir là-bas, m'avait dit ma soeur. Pourrir de malaria et perdre toutes leurs dents, un an là-bas ça compte dix.

Devant l'entrée un officier m'indiqua un banc sans me regarder, deux femmes plus âgées que moi y étaient déjà assises et ne se parlaient pas, leurs jambes étendues devant elles vers un chiot endormi dans la poussière, je les saluai en m'asseyant. Une légère brise s'était levée et les nuages passaient soutenus par des oiseaux en escadrilles dirigées vers le nord, je refusai le morceau de saucisson que me tendait ma voisine. Elle n'insista qu'une fois, pourtant il n'est pas trafiqué, il est de ma campagne. Elle sentait aussi l'alcool mais je ne la vis pas boire, seulement de temps à autre un mouvement brusque de son pied vers le chiot qui ne bougeait jamais, à croire qu'il était mort et je me mis à guetter les frissons de son dos et de ses oreilles, j'aurais dû m'épargner le voyage.

Ma voisine venait pour son fils qui était à peine plus jeune que Marian, un étudiant, précisa-t-elle à plusieurs reprises comme si cela suffisait à tout expliquer. Puis elle hocha plusieurs fois sa tête rouge enflée par la mélancolie. Le guetteur fumait là-haut sur son mirador, moi je viens une fois par semaine, dit soudain la femme du bout du banc, si j'ai de la chance il est dans l'équipe des cantonniers et je le vois passer. Je tenais depuis le début mon panier sur mes genoux, des vêtements et des victuailles pour plusieurs jours que ma soeur m'avait aidée à rassembler et je le posai brusquement à terre. En me levant je criai aussitôt dans la direction de

l'officier, oh, fils de ta mère, est-ce que tu vas oui ou non nous laisser les voir ? Moi qui n'ai pourtant pas pour coutume d'insulter les gens. Il prit tout son temps avant de refuser avec son index, même pas de plaisir sur son visage terne, je me retins de lui parler davantage. Les femmes me regardaient maintenant avec l'ombre de plusieurs reproches comme si j'avais gâché leurs chances et je leur dis, moi j'abandonne, n'y passez tout de même pas la nuit. Puis je repris la route dans l'autre sens en maudissant ma soeur qui avait refusé de m'accompagner, avec elle cela ne se serait jamais passé de cette façon. Il y avait à présent un groupe de chevaux entre les arbres de l'autre rive, leurs têtes tendues vers les feuilles pour les manger et leurs robes qui luisaient comme s'il y avait eu du soleil, au loin le toit rouillé de la gare où il me faudrait patienter jusqu'à la fin du jour. Et tout autour la même odeur de vase.

Des paysans attendaient le même train que moi sur le quai et je les observais avec stupeur. Car la présence d'un village dans les environs continuait de me sembler impossible. Leurs enfants couraient pieds nus ou s'asseyaient sur des ballots volumineux pour le seul plaisir de balancer leurs jambes dans le vide, jusqu'à ce que la main d'un vieillard qui fumait en silence et qui ne semblait pas capable de bouger les frappe pour les faire descendre. Une femme assise près de lui fumait également et crachait de temps à autre entre un panier rempli d'oeufs sales et ses pieds munis de gros orteils. Bien plus que je ne pouvais supporter et j'entrai dans la salle d'attente où des gens dormaient comme j'aurais dû m'y résoudre depuis le début de l'après-midi. Des hommes ridés qui ouvraient lentement les yeux dans leur sommeil, des femmes ventruées entraînées vers l'avant par le poids de leurs têtes et personne pour me regarder avec la moindre bienveillance. Je me fis de la place à l'extrémité d'un banc à côté d'une vieille femme vêtue de noir, contre son flanc un balluchon du même noir fané que je touchai malgré moi et qui me sembla mou et tiède comme s'il avait été rempli de poussins fraîchement étouffés. Et je sentis mes mâchoires se serrer, que ce cauchemar prenne fin, que je me réveille assise à la table de la cuisine sous les yeux chauds de ma soeur, à éplucher des pommes de terre à ses côtés par

exemple, quand il s'agit de dégouter des pommes de terre ma soeur est imbattable.

Le train s'arrêta à la nuit dans un bruit désagréable, comme des mauvaises dents sur du pain et quand la foule de la salle d'attente se mit en mouvement tous les enfants pleuraient, même ceux qui n'avaient pas été réveillés en sursaut. Les plus grosses femmes furent les premières sur les marchepieds et je ne sais pourquoi l'une d'elles voulut m'empêcher de monter, ma tête écrasée contre ses seins énormes jusqu'à ce que je commence à étouffer et à me débattre à l'aide de mes poings et de mes coudes pour finir par lui écraser méchamment les pieds, avais-je le choix ? Alors qu'il y avait de la place partout le long des couloirs et jusque dans les compartiments dont les boiseries couleur de prune étaient gonflés de pluie. Le train avait dû se vider entièrement à la frontière hongroise, qui pourrait avoir l'intention de poursuivre jusque chez nous ? J'aurais pu m'asseoir tout de suite au lieu de passer sans me décider devant les portes bringuebalantes, chassée par les bruits de chocs des bouteilles vides sur le sol et l'épaisseur de l'air encore chargé d'ail et d'alcool. Pas à cause du dégoût, mais dans la lumière sinistre de toutes ces petites ampoules jaunes mêlées de noir et prêtes à griller est-ce que je n'avais pas le droit de voyager parmi des visages paisibles ? Tout ça pour finir par m'asseoir en face d'un couple aux yeux fermés qui me déplut tout de suite. L'homme sommeillait les cuisses très écartées et je ne sais pourquoi je me mis à regarder son entrejambe, à ce moment je suis certaine que je ne pensais pas encore tout à fait à Marian. La femme ouvrit aussitôt les yeux comme j'aurais pu parfaitement m'y attendre car il m'avait semblé depuis le début qu'elle ne dormait pas, et je baissai la tête. Ma soeur m'avait dit aussi : quand ils sortent de là le plus souvent ils sont incapables de retourner auprès de leur famille, soit que leur femme en ait eu plus qu'assez de les attendre, soit qu'ils n'en aient eux-mêmes plus le goût. La femme avait refermé les yeux en se blottissant un peu mieux contre la poitrine de l'homme et je pus les regarder à nouveau. Il avait beaucoup plus de cheveux que Marian la dernière fois que je l'avais vu et je me le répétais à plusieurs reprises, eux-mêmes plus le goût,

le froid de la nuit noire glaçait mes mains comme celles de la voisine d'en face, quand elle rajusta le bras de l'homme autour de son cou je crus voir que la base de ses ongles était bleue.

@ Anne-Constance Vigier 1999